



Marges
Revue d'art contemporain

09 | 2009
Irresponsabilité de l'art

Alain Brossat, *Le grand dégoût culturel*

Paris, Seuil, coll. Non conforme, 2008

Maxence Alcalde



Édition électronique

URL : <http://marges.revues.org/554>
ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2009
Pagination : 170-171
ISBN : 978-2-84292-253-5
ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Maxence Alcalde, « Alain Brossat, *Le grand dégoût culturel* », *Marges* [En ligne], 09 | 2009, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://marges.revues.org/554>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Presses universitaires de Vincennes

Alain Brossat

Le grand dégoût culturel

Paris, Seuil, coll. Non conforme, 2008

S'il est aujourd'hui coutumier de « dénoncer » les dérives de la marchandisation de la culture à travers une réactualisation des thèses d'Adorno, Horkheimer ou Arendt, le dernier essai d'Alain Brossat propose une approche relativement inédite du problème. Pour Brossat, ce n'est pas tant l'art qui souffre de la « démocratisation culturelle ». Le centre du problème réside dans l'apparition d'un « culturellement correct », tendance qui colonise la sphère politique, voire s'y substitue. Pour Brossat l'équation est simple : la politique est rendue stérile par le refus ou l'évitement du conflit au nom du culturel. Amputée, la politique ne peut donc plus agir comme telle : « nos sociétés vivent et se reproduisent sur un mode "culturel", comme elles vivaient et se reproduisaient au 19^e siècle sur un mode politique. » (p. 20). Une des conséquences de ce changement de paradigme est le remplacement de l'ancien modèle de la « démocratie parlementaire » par celui de la « démocratie culturelle ». La Culture y est largement plébiscitée parce qu'elle favorise l'indistinction et l'indifférence en même temps qu'une forme de pacification dont le principal bénéficiaire reste le pouvoir. Dans ce contexte, la puissance ne s'active plus dans la gestion des conflits mais dans celle du consensus. La culture fait alors partie de la sphère du

divertissement soutenue par le pouvoir. Sur ce point, Brossat renoue avec la grille de lecture foucauldienne en diagnostiquant l'émergence d'une nouvelle forme de « biopolitique » ou de « biopouvoir ». Le pouvoir ne fonctionnerait plus comme pouvoir disciplinaire, mais comme pouvoir « occupationnel ». Ce dernier aurait comme principale fonction d'organiser et d'institutionnaliser le temps de loisir en activités consensuelles et partagées selon un nouveau « pastorat ». En d'autres termes, la démocratie culturelle profite du vide laissé par l'action politique dans le social.

Le constat pourrait s'arrêter là, Brossat en tire néanmoins des conclusions radicales. Dans le chapitre intitulé « *Homo culturalis* », il diagnostique le déclin de l'Histoire comme modèle, cette dernière étant remplacée par la Culture. Ainsi, l'action est remplacée par la mémoire : « Dans le monde de l'Histoire, le désir des hommes est tourné vers l'action, un désir d'actions et d'effets liés à ces actions. Dans le monde de la culture, ce désir est réorienté vers des objets et des souvenirs. » (p. 56). Ici le philosophe a du mal à réprimer une sorte de nostalgie de la lutte fut-elle sans objet. Il paraît évident que pour Brossat le principal danger de ce qu'il nomme « démocratie culturelle » est sa force anesthésiante, une

sorte de « force d’inertie » toute baudrillardienne: « dans un espace culturel, des questions qui, dans un espace politique, sont susceptibles de susciter des oppositions violentes [...] seront irrévocablement reconduites à ce régime inoffensif du désaccord et de l’émiettement des goûts et des opinions. » (p. 64). Tout débat est traité comme il est de coutume de le faire dans la sphère culturelle, c’est-à-dire sous la forme de l’opinion basée sur un jugement esthétique – sous-entendu subjectif. Sur ce modèle, exprimer une opinion politique n’a pas plus d’incidence que d’affirmer son goût pour une œuvre d’art. La généralisation d’un relativisme au premier degré (« chacun ses goûts! ») devient la pierre angulaire de l’édification de « l’opinion culturelle ». Cette nouvelle donne permettrait de balayer d’un revers de main l’ancien modèle qui voulait que « le régime de tolérance aux opinions “extrêmes” ou “subversives” n’est pas du tout le même dans un espace culturel et dans un espace politique: dans le premier il s’agit de postures constamment valorisées, synonymes d’inventivité, d’originalité, mises sur le compte de l’audace des artistes ou des créateurs. [...] Dans un espace politique, l’extrémisme effectif est réprouvé, le subversif réel réprimé. » (p. 65-66).

Le chapitre intitulé « Défendre la culture » revient sur l’idée que désormais, la culture se vit comme un espace menacé alors même qu’on n’a jamais été autant entouré de « culture » (pour Brossat, la pétition des *Inrockuptibles* de février 2004 (p. 126) en est symptomatique). « Très explicitement donc, la ritournelle de la culture en danger a pour fonction de masquer l’émergence de cette figure inédite d’extermination douce de la politique: la démocratie culturelle. » (p. 142). Preuve est faite que la sphère médiatique s’accommode plutôt bien des

« combats » culturels notamment parce que ces derniers n’ont finalement aucune incidence sur le pouvoir.

Le dernier chapitre (« Épilogue ») se compose de notes éparées regroupées par l’auteur autour d’observations du quotidien. Si au premier abord, cette ultime partie a des airs de « billet d’humeur » – participant, peut-être malgré l’auteur, à la blogosphère et donc à une forme de démocratie d’opinion dénoncée plus haut –, elle se révèle finalement assez éclairante sur la pensée de Brossat. Ainsi, certaines affirmations comme « art et culture sont bien “la même chose”, mais aux conditions d’une absolue hétérogénéité. [...] Mais ici, bien plus qu’en toute autre configuration, le même est l’autre. » (p. 184) permettent de mettre en perspective les chapitres précédents. « Épilogue » en forme d’éclairage salutaire où l’on comprend notamment que le regard que Brossat porte sur la culture n’est à aucun moment esthétique. Ce qui intéresse l’auteur est bien l’observation des dommages collatéraux engendrés par les débats autour d’une culture prétendument menacée et qui apparaissent finalement au mieux comme des nuages de fumée, au pire comme des preuves d’allégeance ou de réactivation d’un pouvoir devenu fugace.

Maxence Alcalde